

(Madrid : ne parvenait pas à vaincre la résistance des Républicains, les fascistes bombardent la ville. Ramos essaie de porter secours aux blessés.)

Les bouillonnements de fumée se précipitèrent, et la lueur monta. Tout devint distinct, les bonnets de coton des blessés alignés et les chats. Comme si elle eût accompagné la montée du feu, la profonde vibration emplissait à nouveau le ciel noir.

Ramos souhaitait si violemment la paix pour ces blessés qu'on évacuait, ambulance après ambulance, qu'il voulait croire à une arrivée d'autos ; mais, l'incendie retombait un instant après un bruit de poutres déglouées, dans un silence plein d'étincelles, l'inexorable approche des moteurs, là-haut, se déploya ; deux paquets de quatre bombes, huit éclatements suivis d'une sourde clameur, comme si la ville toute entière se fût réveillée dans l'effroi [...]

Le poste téléphonique était à cent mètres, dans une rue que l'incendie n'éclairait pas : Ramos bouscula un corps, alluma sa torche : l'homme criait, bouche grande ouverte ; un des ambulanciers toucha sa main :

- « Il est mort.

- Non, il crie », dit Ramos

À peine tous deux s'entre-daient-ils dans le chahut des bombes, des avions, des canons lointains et des sirènes qui se perdaient. Mais l'homme était mort. La bouche ouverte comme s'il eût crié ; et peut-être avait-il crié... Ramos heurta encore des civières et des cris et une fulguration tira de la nuit tout un peuple courbé.

Il demanda par téléphone des ambulances et des camions : beaucoup de blessés pouvaient être évacués par camions. (Où! se demandait-il. Les hôpitaux étaient transformés en brasiers les uns après les autres) Guernico l'envoya à Cuatro-Caminos. C'était un des quartiers les plus pauvres, spécialement visé depuis le début du siège. (Franco, disait-on, avait affirmé qu'il épargnerait le quartier élégant, Salamanca.) Ramos reprit l'auto.

Dans la lueur des incendies, dans la lumière cadavérique des becs électrique bleus et des phares, dans l'obscurité complète, reprenait en silence un exode séculaire. Nombre de paysans du Tage s'étaient réfugiés chez leurs parents, chaque famille avec son âne ; parmi les couvertures, les réveils, les cages à serins, les chats dans les bras, tous, sans savoir pourquoi, allaient vers les quartiers plus riches- sans affolement, avec une longue habitude de la détresse. Les bombes tombaient par volées. On leur apprendrait à être pauvres comme il convient de

Étude de texte

Coméhension

Questions

- 1- Dans quelle atmosphère la scène décrite au début du texte fait-elle vivre les habitants de la ville ? Relevez les mots et les expressions qui le montrent.
- 2- Pour évoquer l'atrocité de cette scène de guerre, le narrateur met à contribution deux sens en particulier. Lesquels ? Relevez les termes relatifs à chacun des deux sens et expliquez -en l'effet.
- 3-
- 4- A la fin du texte, on assiste à un départ en masse des habitants vers les « quartiers plus riches » :
 - a- Pourquoi ?
 - b- Quel sentiment ces habitants éprouvent-ils en quittant leurs domiciles ?

Vocabulaire

- Dans la première phrase du dernier paragraphe, « Dans la lueur des incendies...reprenait en silence un ode séculaire. »,
 - a- quelle est la figure de style utilisée dans l'expression soulignée ?
 - b- employez cette même expression dans une autre phrase.

Grammaire

- Dans la phrase du deuxième paragraphe « Ramos souhaitait si violemment la paix...qu'il voulait croire à une arivée d'autos. » :
 - a- quel est le rapport logique établi entre la principale et la subordonnée ?
 - b- réécrivez cette phrase de manière à faire apparaître un rapport de cause à effet.

Essai

Suj t :

Certains pensent qu , tout compte fait, au ourd'h i le sentiment de fraternité n'est plus qu'une illusion, expression nostalgique d'un âge d'or à jamais révolu. Partagez-vous cette opinion ?

Vous exprimerez votre point de vue dans un essai étayé d'arguments et illustré par des exemples.